2017
janvier

le Souffleur

LE JOURNAL QUI NE MANQUE PAS D'AIR

no.44
2 francs

périodique édité par l'Association des Amis du TPR – Centre neuchâtelois des arts vivants | La Chaux-de-Fonds
www.tpr.ch/a-propos/lassociation-des-amis-du-tpr/

Nicolas di Mo

mirror teeth

dans le blanc des dents

texte de **Nick Gill** mis en scène par le **collectif Sur un Malentendu**

Sommaire

7 Biographie de **Nick Gill**, auteur de la pièce

8 Entretien avec le **collectif Sur un Malentendu**

13 Entretien avec **Chloé Dumas** scénographe de la pièce

16 **Battements de cœur : le business de la xénophobie**

18 **La diversité est un fait**

19 **L'hypocrisie ou l'art de dissimuler ses intentions**

le billet du comité

Rire jaune et humour noir

Chères Amies et chers Amis du TPR,

Ce numéro du *Souffleur* est consacré à une comédie corrosive de l'Anglais Nick Gill, *Mirror Teeth* (*Dans le blanc des dents*). Une comédie dans laquelle l'auteur ne fait aucune concession à une société qu'il juge amorale, baignant dans l'hypocrisie et l'arrogance, fortement teintée de colonialisme et de néolibéralisme.

On entre dans la pièce avec une famille très petite-bourgeoise, très anglaise, qui égrène une série de poses stéréotypées, ridicules et drôles. On réalise plus tard que la perversité dont font preuve les membres de cette famille peut se lire dans l'ensemble de l'Europe, voire du monde occidental. La brutalité du propos provoque alors le malaise. L'humour est noir, le rire s'étiole, jaunit. Car dans la férocité des personnages, il y a peut-être un peu de nous-mêmes.

Le **collectif Sur un Malentendu,** qui a monté le spectacle, raconte dans nos colonnes l'histoire de la rencontre de ses membres, puis sa manière de travailler en commun, et ses corollaires : tension créatrice, besoin de communication, de confiance, et beaucoup de travail… Il s'explique ensuite sur son approche de la dramaturgie et de la mise en scène pour ce qui est de *Dans le blanc des dents.*

Chloé Dumas, scénographe, parle de son métier, de ses développements actuels, avant d'esquisser une approche du spectacle qui nous intéresse.

Le journaliste Bertrand Baumann se livre à une courte et brillante dissertation sur l'hypocrisie, un mot qui nous fait « plonger dans les méandres les plus nauséabonds de l'âme humaine où se mêlent bassesse, mensonge, dissimulation, travestissement… ». Il a notamment cette réflexion, dure, à méditer : « On n'avoue que rarement sa propre hypocrisie».

Nick Gill traite dans sa pièce nombre de tabous, parmi lesquels le racisme. Sur ce thème, Amanda Ioset, secrétaire générale de Solidarités sans frontières, dénonce « le business de la xénophobie », qui se développe grâce à « la nécessité de protéger nos frontières » : drones, caméras, satellites permettent de générer « des profits colossaux pour les multinationales de l'armement et de la technologie de pointe ». Elle fustige aussi « le business politique », qui permet « aux autorités d'asseoir leur pouvoir en faisant du migrant un bouc émissaire. »

Le canton de Neuchâtel compte un Service de la cohésion multiculturelle. Sa cheffe, Céline Maye, part du constat que « la diversité est un fait ». Et pourtant…, le racisme l'est aussi, relève-t-elle. Céline Maye avance également que certains discours enlaidissent le fait de la diversité, « des discours qui se construisent petit à petit, libérés par des personnalités incendiaires, des médias qui ne prennent pas garde aux mots… ».

Enfin, un petit retour en arrière. Le 5 novembre dernier s'est tenu, à Beau-Site, un forum consacré à l'idée de « théâtre populaire ». Nathalie Vuillemin, professeure de littérature française à l'Université de Neuchâtel et l'une des intervenantes à cette manifestation, en a réalisé un très intéressant compte-rendu.

Il nous reste à remercier chaleureusement tous ces contributeurs, sans oublier les auteurs de nos traditionnels « pavés » : l'école Mosaïque à la Chaux-de-Fonds, et Zachée Betché, philosophe et théologien d'origine camerounaise établi dans le canton de Neuchâtel, auteur notamment de l'essai *L'invention de l'homme noir.*

Mentionnons encore que *Dans le blanc des dents* est une coproduction entre le **collectif Sur un Malentendu**, le **TPR–Centre neuchâtelois des arts vivants, Poche/GVE**, et la compagnie de cirque **Les Colporteurs**, basée en France.

Le comité

Gisèle Ory, présidente
Francis Bärtschi
Pierre Bauer
Alain Boder
Anne-Catherine Bolay Bauer
Monique Frésard
Josiane Greub
Jimmy Hauser
Leyla Kizildag
Caroline Neeser
Michel Nicolet

Manifestation contre la ségrégation dans le sud des États-Unis, à New York en 1960

collectif Sur un Malentendu

Le manque d'inhibition des personnages de Gill rend ainsi caduque toute conception thérapeutique du théâtre, dans laquelle des effets seraient produits par le diagnostic proposé sur scène. [...] Le scepticisme de Gill paraît représentatif des dramaturgies britanniques contemporaines : en multipliant les diagnostics, *Mirror Teeth* se moque du principe-même de la vérité écoutée, dans cette famille qui assume ses fantasmes et n'entend que ce qu'elle veut bien entendre. Si le spectateur de Nick Gill est invité à rire, ce rire jaune surgit du malaise. Par sa satire mordante, *Mirror Teeth* nous rappelle qu'entendre ne signifie pas écouter, que voir ne signifie pas regarder. Rien n'est indicible dans ce théâtre, mais encore faut-il que quelque chose soit entendu.

Liliane Campos

« Du concept psychiatrique à la métaphore théâtrale : le miroir de l'Autre dans les dramaturgies postcoloniales de Caryl Churchill et de Nick Gill », *Sillages critiques* [En ligne], 18 | 2014, mis en ligne le 01 juin 2014, consulté le 26 novembre 2016.

http://sillagescritiques.revues.org/4124

à l'affiche

dans le blanc des dents

(mirror teeth)

Robert Workman

Mirror Teeth, scène 2, Kwesi (Jotham Annan) et Jenny (Louise Collins), lors de la première au Finborough Theatre, le 1er juillet 2011

La famille Jones semble se porter à merveille : le père fait bouillir la marmite en vendant des armes, les enfants étudient bien sagement et les fantasmes sexuels de chacun s'énoncent à haute voix sans susciter d'embarras. Mais la situation se détériore avec l'entrée en scène du petit ami de Jenny, un Noir qui représente pour Mme Jones l'un de « ces êtres primitifs et violents qui pourraient avoir un couteau » !

Les Jones se montrent incapables d'établir avec lui une relation équilibrée. Jenny elle-même ne comprend pas certaines de ses prises de position et ira jusqu'à commettre un geste irréparable. Une comédie féroce et glaçante qui révèle les failles d'une classe sociale définie par la peur de l'Autre et l'incapacité à accepter les changements socio-politiques. CN

Jenny :

Oui; il faut que je me prépare pour ce soir; Kwesi ne va pas tarder.

John :

Qui ?

Jenny :

Kwesi. C'est mon nouveau petit copain.

Jane :

Oh, comme c'est formidable que nous puissions faire sa connaissance. C'est un drôle de nom ça, Kwesi.

Jenny :

Ooui, c'est africain.

Silence interminable.

Extrait de *Mirror Teeth* de Nick Gill, traduction Elisabeth Angel-Perez

NICK GILL

biographie

Nick Gill est un jeune auteur et musicien, né en 1979 au Royaume-Uni. Il a écrit jusqu'ici quatre pièces de théâtre dont *Mirror Teeth* (*Dans le blanc des dents*), créée en été 2011 au **Finborough Theater** de Londres, et une série de pièces courtes. Au plan musical, il a enregistré des CD en solo (notamment *Blasted*, en février 2015, et *Grey Season*, en novembre 2014), ainsi qu'avec des groupes, dont **The Monroe Transfert**. Il a composé et compose encore des musiques pour le cinéma et le théâtre.

Pièces de théâtre (premières)

2015

The Trial
(adapté d'une nouvelle de Franz Kafka)
Young Vic, Londres
mise en scène Richard Jones

2014

Fidji Land
Southwark Playhouse, Londres
mise en scène Alice Malin

2014

Preto no branco (Mirror Teeth)
tournée au Brésil
mise en scène Zé Henrique de Paula

2013

Sand
Royal Court, Londres
mise en scène Vicky Featherstone

2012

Mirror Teeth (*Dans le blanc des dents)*
tournée en France
mise en scène Guillaume Doucet
La pièce a été sélectionnée pour the European Theatre Convention en Espagne/Catalogne

2011

Mirror Teeth
Finborough Theater, Londres
mise en scène Kate Wasserberg

l'entretien avec

collectif Sur un Malentendu

par **Anne-Catherine Bolay Bauer**

Historique du collectif

Comment est né le collectif Sur un Malentendu **?**

Nous nous sommes rencontrés à la **HETSR – La Manufacture** de Lausanne. Le groupe s'était rassemblé durant la formation, lors d'un stage intitulé « parcours libre », pour monter *Les Trublions* de Marion Aubert. Après l'école, en parallèle à nos expériences professionnelles individuelles, nous avons eu le désir de reprendre ce travail. Nous avons mis en scène, collectivement, le texte de Marion Aubert dans le cadre de la **Distillerie Compagnie** d'Émilie Blaser. À la fin de cette expérience, nous nous sommes dit que l'alchimie avait pris, que nous avions eu du plaisir à travailler ensemble, que nous nous étions mutuellement mis au défi et qu'il fallait faire quelque chose du hasard qui nous avait réunis. C'est là que l'envie de poursuivre l'expérience a été formulée et que nous avons décidé de créer le **collectif Sur un Malentendu**.

À la base, nous sommes six comédiens. Par la nature de notre profession, nous sommes souvent au service de la vision d'un autre. Le collectif permet de mener parallèlement notre métier d'une façon différente. C'est un travail ou plutôt une recherche plus intime. Nous ne répondons pas à un désir extérieur, nous travaillons à partir de nos propres désirs, nos secrets, nos frustrations aussi. Cela nous permet de déjouer l'attendu, de jouer d'autres rôles. Cela nous permet de toucher au théâtre différemment.

En quoi votre collectif diffère-t-il d'une troupe de théâtre ?

Il existe plusieurs formes de troupe de théâtre. Certains acteurs sont dans une troupe affiliée à un théâtre comme

par la nature de notre profession de comédiens, nous sommes souvent au service de la vision d'un autre

dans le système allemand ou à **La Comédie-Française**. Une troupe d'acteurs peut se construire autour d'un metteur en scène, comme l'expérimente Omar Porras au **Théâtre Kléber-Méleau** à Lausanne. Pour ne citer que quelques exemples.

Alors, peut-être, je dirais que la grande différence se décline en termes d'engagement. Effectivement, quand un acteur entre dans une troupe de théâtre, il y reste plusieurs mois, plusieurs années, voire jusqu'à sa démission, alors que le collectif nous permet de mener de front notre désir de travailler ensemble et nos parcours individuels.

Le collectif est aussi une manière de travailler sur un autre mode que celui dominant jusque-là (un metteur en scène et son équipe). Trouver une alternative au système pyramidal. S'interroger sur le rapport au pouvoir. La troupe est presque toujours dirigée par un seul metteur en scène, alors que notre collectif n'a pas une mais six têtes (ou même plus puisque nous travaillons avec des collaborateurs qui viennent avec leurs propres propositions, qui discutent les choix). C'est un lieu où on s'entraîne à la démocratie.

Sans metteur en scène, comment vous organisez-vous dans vos choix et avec le recul nécessaire ?

Pour nous, au début, il y a le plaisir à travailler ensemble et l'étonnement qui en découle, parce que nous ne nous ressemblons pas, parce que nous ne percevons pas les choses de la même façon. On pourrait dire qu'il y a une bonne tension entre nous, entre confiance et résistance. Chacun a une voix et le collectif est le lieu où nous avons la possibilité et la responsabilité de la faire entendre.

Ça implique du temps. Comme chacun a un pouvoir de décision, cela nécessite de longs temps d'échanges; le temps que chacun pense à ce qu'on fait et le temps de le communiquer aux autres. Ça implique aussi d'intervenir dans tous les domaines rassemblés pour faire un spectacle (le jeu, l'écriture, la lumière, la scénographie, le son, l'administration, la diffusion, etc). Ainsi, les choix effectués peuvent être défendus par chacun d'entre nous.

Cela implique de l'organisation, une distribution des tâches. Il faut faire confiance aux autres; individuellement, on ne contrôle pas tout. Les autres sont là pour nous réveiller quand on s'endort ou pour nous faire « redescendre » quand on monte les tours.

Nous avons besoin de temps pour penser le projet que nous entreprenons. Il s'agit aussi de veiller à résister à la précipitation, au stress, à l'envie d'obtenir trop vite un résultat rassurant. Intégrer la possibilité de l'échec. Prendre le risque d'essayer ce qu'on ne connaît pas. Pour cela, il faut développer la confiance.

Dans le blanc des dents (mise en scène)

Comment le collectif a-t-il procédé au choix de la pièce de Nick Gill ?

C'est une commande du théâtre **Poche/GVE**. Nous n'aurions sans doute pas découvert le texte sinon. Aucun de nous ne connaissait l'auteur anglais Nick Gill. Normalement, nous organisons au sein du collectif un comité de lecture

il y a à la fois de la pensée, de la folie, de l'excès et une véritable place pour le plaisir du jeu

où chaque membre apporte une ou plusieurs propositions. Nous débattons de chacune d'elles (enjeux, potentiels de jeu à développer sur le plateau, en quoi elles révèlent le collectif), puis nous en choisissons une.

Cela dit, nous avons eu envie de répondre positivement au **Poche/GVE**. C'est une occasion rare qu'un théâtre vous appelle pour vous proposer un texte à mettre en scène. Cela perturbe déjà nos habitudes et ça nous déplace dans le travail, ce qui est très positif. De plus, nous étions unanimes après la lecture de la pièce. Les thèmes explorés, la langue, la structure et les personnages sont autant de facteurs qui nous ont convaincus. Il y a à la fois de la pensée, de la folie, de l'excès et une véritable place pour le plaisir du jeu.

Comment s'est faite la distribution des rôles ? Et chacun était-il disponible sans autre engagement à l'extérieur ?

Notre disponibilité individuelle a influencé notre rôle dans cette création. Comme vous pouvez le lire dans notre manifeste « le collectif n'a pas l'exclusivité ». Sur ce projet, Cédric Leproust et Claire Deutsch, engagés dans d'autres productions, nous accompagnent de l'extérieur. Cela ne signifie pas qu'ils prennent le rôle de metteur en scène. Ils ont participé avec nous à la semaine de dramaturgie et aux discussions autour de la scénographie, la lumière, etc. Ils seront présents lors de notre travail de répétition pour nous accompagner dans les directions collectivement choisies. Si nous devions faire une comparaison, ils sont comme des mécaniciens

James
C'est très juste ce que tu dis, tu sais; mais ce n'est quand même pas vrai pour tous les noirs, mon cœur.

Jane
Non, bien sûr, tu as raison; je généralise. Ils ne sont pas tous comme ça.

James
Il y a ce gentil garçon qui travaille à la banque.

Jane
Tu vois, c'est exactement ce que je dis, mon chéri. Il s'est intégré, pas vrai ? Il s'est vraiment approprié notre culture, par vrai ? Il a arrêté de se promener avec un couteau, pas vrai ? Il a pris un poste dans un établissement respectable, pas vrai ? Il s'est mis à porter des complets vestons et à se préparer son sandwich pour midi, pas vrai ? Il s'est abonné aux bons magazines, pas vrai ?

James
Pas vrai ?

Jane
Oui, pas vrai ? Eh bien si.

James
Si c'est vrai.

Jane
Oui mais il est l'exception, pas vrai ?

Extrait de *Mirror Teeth* de Nick Gill, traduction Elisabeth Angel-Perez

---

à bord d'un cargo, mais ce ne sont pas les commandants de bord.

Étant six dans le collectif, il nous manquait un acteur. Nous avons donc demandé à Léonard Bertholet de nous rejoindre sur le plateau.

En ce qui concerne la distribution, cela implique forcément une dramaturgie.

pour mieux dévoiler la mauvaise foi et l'hypocrisie, il faut créer une complicité entre le public et les personnages

Au début de notre première semaine de réflexion autour du texte, tout est encore possible. Une femme peut jouer un homme, un homme une femme ou, dans le cas de ce texte, un Blanc peut jouer un Noir ou un Noir un Blanc. Au fur et à mesure de nos discussions, nos réflexions et nos choix vont influencer la distribution. Ensuite, nous confrontons notre travail dramaturgique à nos désirs d'acteur et c'est à ce moment seulement que nous pouvons distribuer les rôles.

Le choix de la pièce a-t-il été influencé par la structure « collective » d'une famille apparemment très soudée ?

C'est une question qu'il faudrait probablement poser au théâtre **Poche/GVE**. Pourquoi nous projettent-ils dans ce travail ? Certainement que la dimension collective de la famille a fait écho à notre propre groupe. Mathieu Bertholet, le directeur du théâtre **Poche/GVE**, avait vu notre première pièce : *Les Trublions* de Marion Aubert. Cette pièce est assez différente de celle de Nick Gill, mais toutes deux peuvent se retrouver sur un point : elles réclament une certaine folie et une certaine irrévérence. Ce n'est pas politiquement correct et nous aimons cela. C'est peut-être une des raisons pour lesquelles la pièce nous a été proposée.

Comment envisagez-vous de mettre en scène l'hypocrisie sociale et la mauvaise foi des personnages ?

C'est une question de jeu, par la nature même du texte, plus que de mise en scène. Nous nous sommes rendu compte pendant notre première semaine de répétition que le rapport au spectateur est particulier. Pour mieux dévoiler la mauvaise foi et l'hypocrisie, il faut créer une complicité entre le public et les personnages. Quant à eux, ils feront tout pour sauver les apparences, ne pas dévoiler leur faiblesse, leur ignorance. Ils marchent sur des ruines comme si elles n'existaient pas. Ce principe de jeu s'applique aussi à notre scénographie. Mais je ne veux pas vous en dévoiler plus. Pour cela, il faudra venir voir le spectacle.

Comment interprétez-vous l'indication de Nick Gill de faire jouer par le même comédien la victime noire et le policier chargé de l'enquête sur sa mort ?

C'est une donnée de départ très intéressante. Déjà, elle offre aux personnages ainsi qu'aux spectateurs des situations de quiproquo qui participent de la machine comique. Mais au-delà du procédé théâtral, on pourrait y voir aussi une sorte d'« effet de négatif ». Kwesi est la victime de la démesure de la famille Jones. Il se fait annihiler par leur voracité. Il revient sous les traits de Corduroy comme un potentiel de ce qu'il n'a pas réussi à devenir. Comme un coup du sort pour la famille Jones, c'est un retournement de situation qui les accuse et les accable en enfonçant le clou par l'humour « noir ».

Comment interprétez-vous le choix de l'auteur de faire jouer par la même comédienne la sœur et la petite amie de John, et de révéler une relation incestueuse entre le frère et la sœur ?

C'est une pièce hypersexualisée. Elle travaille autant sur le tabou que sur l'acceptation de nos désirs les plus secrets. Ce choix de faire jouer le rôle de Jenny et Jean par la même actrice est un révélateur des désirs profonds des personnages. John, le frère, refuse de parler du corps de sa sœur alors que dans la scène suivante, il désire le corps de sa petite copine. Le père ne cache pas son attirance, ou du moins sa fascination, pour le corps de sa fille. Jean serait-elle un moyen d'assouvir les désirs « immoraux » de la famille ? C'est une pièce qui parle d'inceste, pas seulement au sens familial, mais de manière plus large. Dans notre monde contemporain, aux cultures très diverses, l'inceste est le plus souvent un symptôme de dysfonctionnement social. À force de se refuser au système exogamique, de refuser l'étranger au sein de son noyau, la famille Jones précipite son implosion. Cet effondrement interne du système n'est-il pas un miroir de ce qui se passe dans le monde aujourd'hui ?

collectif Sur un Malentendu,
Claire Deutsch, Cédric Leproust (derrière), Nora Steinig, Pierre-Antoine Dubey, Émilie Blaser et Cédric Djedje

le modèle de la famille parfaite que les Jones se sont construit va se heurter à la nouveauté que l'étranger apporte

Le père et la mère sont des petits-bourgeois « bien-pensants », mais qui ne reculent devant aucun tabou. Comment montrer sur scène cette situation apparemment contradictoire ?

Sous le masque d'une parfaite normalité, les parents se permettent de tenir des discours racistes ou ultra capitalistes, où l'homme n'est plus qu'une valeur marchande, au même titre qu'une arme. Ces propos pourraient nous paraître « politiquement corrects », car ils s'inscrivent dans un schéma de vie apparemment normé. La mère s'occupe du foyer, le père ramène l'argent et fait vivre la famille, les enfants sont tous les deux aux études. Mais ce qui est intéressant et effrayant dans ce procédé, c'est la décomplexion et la banalisation de leur attitude qui les rend monstrueux. Comme si un candidat à la présidence d'une grande démocratie « politiquement correcte » tenait des propos racistes, misogynes, xénophobes et qu'il puisse être élu…

Que dire du désir de la mère envers le Noir ?

Là, aussi, il y a quelque chose de la construction du comique. L'objet différent, étranger fascine tout autant qu'il terrifie. La mère, aux propos racistes, va jusqu'à fantasmer de se faire violer par

Francesca Palazzi

Cédric Djedje (Kwesi) ici dans *Les Trublions*, mis en scène par le collectif Sur un Malentendu

Kwesi. C'est drôle. Mais se pose alors la question des racines de ce paradoxe. D'où vient-il ? Il évoque peut-être une certaine vision égocentrée que se fait le monde occidental d'un ailleurs fantasmé, vision appuyée par différentes pensées postcoloniales. N'oublions pas que la pièce se passe en Angleterre qui a une longue histoire colonialiste.

Mais, surtout, Kwesi a un effet cathartique sur les différents membres de la famille, en particulier la mère. C'est un déclencheur des passions familiales. Les Jones projettent leurs sentiments refoulés sur l'étranger, comme s'il était une surface réfléchissante qui ferait émerger leur nature profonde : le désir sexuel de la mère, l'ambition dévorante du père, la frustration de la sœur et jusqu'à la possible rivalité du frère. Le modèle de la famille parfaite que les Jones se sont construit va se heurter à la nouveauté que l'étranger apporte, jusqu'au point de rupture où l'annihilation de l'autre est la seule solution pour préserver le système.

La pièce qui traite de thèmes graves est par ailleurs « affreusement » drôle par son incongruité. Comment allez-vous entreprendre le maillage de ces deux aspects ?

Effectivement, la pièce traite de sujets sensibles. Elle est un reflet accentué et grinçant de notre propre monde. Mais, en même temps, Nick Gill nous propose une écriture rythmée et structurée comme une comédie. La question du cliché, du stéréotype, est centrale. Chaque personnage relève d'un stéréotype. Ce qui va être passionnant du point de vue du jeu, c'est de voir comment, en poussant les traits de caractère, l'on pourra atteindre la monstruosité.

Pour que l'aspect cliché ou monstrueux de ces personnages puisse vivre, toucher, troubler, il s'agira de le mettre en tension avec une intériorité délicate, subtile.

Le défi sera de mettre en scène ce paradoxe.

l'entretien

Chloé Dumas

scénographe

par **Leyla Kizildag**

Pourriez-vous nous expliquer en quoi consiste le métier de scénographe ?

Appelé auparavant décorateur, le scénographe invente l'espace scénique d'un spectacle. Mon travail consiste à faire résonner un texte à l'intérieur d'un espace et à le faire parvenir au spectateur. En étroite collaboration avec le metteur en scène, je cherche à communiquer un imaginaire de façon sensible.

Pourquoi avoir choisi ce métier ?

Je m'étais d'abord orientée vers des études d'architecture d'intérieur, mais j'ai trouvé dans le théâtre une manière plus sensible et créative de concevoir des espaces. Et puis j'étais une grande spectatrice de danse contemporaine et le milieu du spectacle m'a toujours beaucoup attirée. C'est de manière logique et naturelle que je suis arrivée au métier de scénographe.

J'ai pu lire que vous vous intéressiez beaucoup à l'évolution de cette profession, pourriez-vous nous en dire plus ?

Je pense que je me dois de me tenir informée des évolutions techniques et technologiques pour pouvoir renouveler en permanence mon travail. C'est un métier qui évolue, comme le spectacle évolue aussi, et il est toujours réjouissant d'aller sur des terrains inconnus. J'ai d'ailleurs co-fondé le collectif **INVIVO** qui vise à créer des formes scéniques entre théâtre et arts numériques et c'est pour moi une façon de repenser mon métier de scénographe.

Pour quels motifs avez-vous décidé de travailler pour la pièce *Dans le blanc des dents* ?

Après avoir conçu la scénographie de *Tristesse animal noir*, spectacle du **collectif Sur un Malentendu**, nous renouvelons cette année l'expérience avec le spectacle *Dans le blanc des dents*. J'avais beaucoup apprécié notre première collaboration, alors je me réjouis de ce nouveau projet. Je trouve particulièrement riche de concevoir une scénographie avec, non pas un metteur en scène, mais un collectif d'acteurs. Nos échanges sont toujours enrichissants et nous avons des sensibilités artistiques proches.

Que vous inspire le sujet ?

La pièce se déroule dans le salon familial d'une maison située dans une grande ville. La situation de base semble classique et connue de tous. Mais petit à petit, l'étrangeté et le malaise vont se faire sentir. Tout l'enjeu est donc à la fois de créer un espace qui semble familier pour le spectateur tout en amenant une inquiétante étrangeté.

Pour ce spectacle, comment allez-vous travailler ? Que souhaitez-vous faire ressortir ?

Je travaille à la conception de la scénographie en étroite collaboration avec le **collectif Sur un Malentendu**. Le premier temps consiste à rêver au projet et imaginer quel sera notre espace scénique. Puis en deuxième temps, je crée des visuels et des plans. Ensuite un constructeur sera chargé de fabriquer le décor. J'espère que nos intentions initiales, de jouer à la fois sur un espace familier et inquiétant, seront ressenties par les spectateurs.

Deux témoignages de migrants qui ont appris le français à l'école Mosaïque de La Chaux-de-Fonds

Globalement, nous nous sommes sentis plutôt bien accueillis en Suisse. Il y a sûrement de la discrimination comme partout, mais nous l'avons moins ressentie ici que dans d'autres pays. S'il y a des préjugés, c'est peut-être par manque de communication. Nous trouvons les Suisses ponctuels, gentils, un peu réservés, mais ouverts. Ils nous disent bonjour et nous aident quand nous avons de la peine à parler. Ils respectent les autres et l'environnement. Le pays est très propre. La vie est belle en Suisse.

Telmo,
Ioannis,
Daud,
Luisa,
Joana,
Xavier,
Muhidin,
Qudratullah,
Venonica,
Emrah,
Patricia

En hommage à *Mix & Remix* qui s'est éteint aujourd'hui, à l'heure où nous mettons sous presse.

Je suis africain de l'est, j'habite en Suisse depuis trois ans. Ça fait cinq mois que je vis dans un immeuble où il y a des personnes de différentes nationalités.
Dans mon étage j'ai un voisin que je vois souvent, mais dont je ne sais pas grand-chose. Je le croise fréquemment et lui dis bonjour, mais jusqu'à aujourd'hui il ne m'a pas encore répondu. Et quand je lui tiens la porte, il passe sans me remercier, ni manifester de gestes de reconnaissance. Je sais qu'il n'est ni sourd ni muet, car je l'entends parler avec les autres voisins. Ainsi je vais continuer davantage à le saluer et voir comment cette histoire va suivre. Je ne le connais pas, mais son comportement me fait penser que c'est un raciste.

K.

James :

Nous ne sommes pas des gens violents.

Jane :

Non.

James :

Les gens à qui je vends des armes, voilà des gens violents.

Jane :

C'est dans leurs mœurs.

James :

Je ne les rends pas violents je me contente de leur vendre une machine.

Jane :

Comme un séchoir à cheveux.

James :

On ne fait pas d'un homme un charpentier en lui vendant un marteau, on ne fait pas d'un homme un tueur en lui vendant une arme.

Extrait de *Mirror Teeth* de Nick Gill, traduction Elisabeth Angel-Perez

Battements de cœur : le business de la xénophobie

par **Amanda Ioset**

Le détecteur de battements de cœur. Sûrement l'un des dispositifs de sécurité les plus sophistiqués parmi ceux utilisés par l'agence Frontex pour contrôler les frontières de l'espace Schengen. Un des plus sordides aussi. Bien sûr, il y en a d'autres, plus connus, tels les drones, satellites, caméras infrarouges ou thermiques. Le marché de la sécurité migratoire est en pleine expansion ! Thales, Selex ou Indra ont de quoi se réjouir : comme plusieurs autres sociétés d'armement, elles reçoivent des dizaines de milliers d'euros de financement européen pour développer les nouvelles technologies de mise à l'écart des indésirables, des étrangers. Joie ! Que de juteux profits à réaliser dans le domaine de l'exclusion de l'Autre ! « Business is business » et tant pis si pour cela, 61 000 réfugiés doivent croupir dans les camps surpeuplés de la Grèce ou emprunter, pour échapper à la route des Balkans désormais bloquée, celle de la Méditerranée, autrement plus dangereuse. 4636 personnes y sont mortes cette année. Autant de cœurs que les ingénieux appareils ne détecteront plus.

Il est confortable, en période de profonde crise économique et institutionnelle, d'avoir sous la main le bouc émissaire intemporel à donner en pâture à « l'opinion publique ». La mal nommée « crise des réfugiés » tombe à pic ! Le chômage, la précarité ou les déficits publics sont ainsi expliqués par un phénomène extérieur et incontrôlable. Les gouvernements peuvent se déresponsabiliser des désordres de notre temps. Au contraire même, ils acquièrent l'image de protecteurs bienveillants face à l'invasion d'Arabes, d'Africains et de Roms venus voler « nos » emplois, « nos » allocations et « nos » femmes. Même « nos » pauvres suscitent tout à coup l'intérêt déplacé de ceux-là même qui refusent systématiquement toute politique de redistribution des richesses. Les grands discours sur la nécessité de renforcer les frontières assurent la tranquillité des citoyens et leur confiance dans les institutions. « La Suisse n'est pas un pays de transit » a déclaré la conseillère fédérale Simonetta Sommaruga pour justifier les refoulements illégaux et brutaux de réfugiés à Chiasso. Après tout, « parler du mur remplit finalement une fonction aussi importante que de le construire[1] ». Beaucoup l'ont bien compris. Que cela alimente la peur et la haine, que cela constitue le terreau fertile des Unions démocratiques, Alternatives pour l'Allemagne ou autres Fronts nationaux est finalement secondaire. Le pouvoir, lavé de tout soupçon, reste incontesté. Et en cette époque troublée, rien n'a davantage d'importance.

On pense souvent que la xénophobie se résume à une série de comportements individuels malveillants envers les étrangers ou les immigrés. Mais dans ce cas, la haine de l'étranger est-elle une fatalité ? L'être humain est-il intrinsèquement hostile à l'Autre ? Chacun apportera sa réponse personnelle. Mais avant de trancher de manière trop définitive, il convient de se rappeler que la xénophobie est aujourd'hui avant tout un business. Business politique, permettant aux autorités d'asseoir leur pouvoir en faisant du migrant un bouc émissaire. Business lucratif, générant des profits colossaux pour les multinationales de l'armement et de la technologie de pointe chargées de protéger les frontières contre les intrus. Dans un tel contexte, rien d'étonnant à ce que les familles Jones abondent. J'aime à croire que les choses peuvent être autrement et qu'un jour, les millions dépensés pour détecter les battements de cœur de l'étranger à exclure le seront pour maintenir ce cœur vivant et pour construire ensemble une société d'égalité.

Amanda Ioset
Secrétaire générale
Solidarité sans frontières
www.sosf.ch

[1] Claire Rodier, *Xénophobie business, à quoi servent les contrôles migratoires ?* La découverte, Paris, 2012, p. 72.

« L'histoire a créé les races. Sortir de cette tourmente intellectuelle fixiste issue d'une modernité, c'est penser d'autres mondes possibles. La mémoire, en général, celle des Noirs en particulier, est lieu de conservation, lieu de continuité, lieu d'imagination en rapport avec les déterminismes de la modernité. Autrement dit, l'histoire africaine noire ne saurait se comprendre sans ces rapports avec le monde occidental. La mémoire noire n'est pas l'esclavage, mais la lutte contre l'esclavage, elle n'est pas la colonisation ou la néo-colonisation, mais son étranglement, son rudoiement, son travestissement. Maintenant il s'agit de s'affranchir des catégories fixistes pour tenter d'habiter un monde plus optimiste; c'est-à-dire non déterminé, sinon par l'humain. C'est donc en empruntant le long chemin de l'humanité, des Blancs et des Noirs, des Rouges et des Jaunes ainsi que de toutes sortes de couleurs possibles, qu'on tentera d'y contribuer. L'homme se doit de dépasser le mythe de l'épiderme. »

Zachée Betché, *L'invention de l'homme noir* – Une critique de la modernité, L'Harmattan, Paris, 2012, p. 171

Racisme anti-Noirs

Ce terme désigne une attitude hostile ou de rejet envers les personnes à peau foncée. La caractéristique purement physique représentée par la couleur de la peau est ici la cause principale du rejet, mais en même temps, on associe aux personnes à la peau foncée des comportements typiques.
[…]
Aujourd'hui encore, des études psychologiques prétendant démontrer, par des méthodes plus que douteuses, que l'intelligence des Noirs serait inférieure, font régulièrement parler d'elles. Les manifestations actuelles du racisme anti-Noirs peuvent aller des ressentiments déclarés ou latents à l'égard des personnes à peau foncée jusqu'à la discrimination structurelle. »

Commission fédérale contre le racisme
www.ekr.admin.ch/themes/f127.html

La diversité est un fait

par **Céline Maye**

La diversité est un fait. À La Chaux-de-Fonds, dans le canton de Neuchâtel, en Suisse, dans la majorité des pays européens et dans une grande partie du reste du monde. Si la réalité (qui pourrait être illustrée par des chiffres ou par des visages) est indiscutable, elle est loin d'être unanimement acceptée. Une partie de la population imagine que des murs devraient s'ériger pour nous protéger, s'effraie à l'idée que certains voisins pourraient ne pas avoir les mêmes référents culturels, imagine que l'identité nationale est immuable et doit, de ce fait, être préservée.

La diversité est un fait. C'est aussi un défi, parce qu'elle nous pousse précisément à questionner ce qui constitue notre identité. Elle implique que nous prenions conscience que celle-ci n'est ni figée ni complètement définie. Et que si l'Autre m'apparaît différent, je le suis aussi dans son regard (qui peut me libérer ou m'enfermer, comme le rappelle Amin Maalouf dans *Les Identités meurtrières*).

La diversité est un fait. Visible dans certains endroits, beaucoup moins dans d'autres. Nous nous retrouvons souvent, sans le vouloir ni nous en rendre compte, dans des lieux où les personnes qui nous entourent nous ressemblent étrangement. Un peu comme les personnages de Nick Gill, à qui nous ne voudrions pour rien au monde être comparés, et qui nous renvoient pourtant l'image d'une société très compartimentée.

La diversité est un fait. Comme l'est le racisme. Régulièrement, des personnes se rendent à l'une de nos consultations qui orientent les victimes ou témoins de racisme depuis plus de 20 ans et y racontent les rejets au quotidien. Une patiente mise dans une salle à l'écart, un fonctionnaire insulté parce qu' « on ne devrait pas payer de musulmans avec nos impôts », une jeune femme à qui l'on recommande « Rentre chez toi ! », une fillette attristée des remarques faites à voix haute à sa mère qui porte un foulard. Et des personnes qui ne comprennent pas pourquoi, après tant d'efforts, de cours, de stages, ça n'est toujours pas assez. Pas un assez bon niveau de français. Pas assez de rapidité dans l'exécution des tâches. Pas assez d'expérience professionnelle.

La diversité est un fait. Pourtant, en Suisse, des personnes dont la peau indique une origine africaine, dont la religion est l'islam ou dont le statut est « réfugié » ou « admis provisoire » sont ou se sentent rejetées. Encore plus pour ceux ou celles qui s'inscrivent dans les trois catégories. Encore plus pour celles qui, en plus, sont des femmes. Parfois moins, mais aussi pour les autres personnes stigmatisées: « frontalier », « gitan », « étranger »… Les dénominations changent, les risques d'actes discriminatoires demeurent.

La diversité est un fait. Que les discours négatifs peuvent rendre laid. Des discours qui se construisent petit à petit, libérés par des personnalités incendiaires, des médias qui ne prennent plus garde aux mots, des rumeurs partagées entre ami-e-s. Il faut aussi prendre garde aux mots.

La diversité est un fait. Reste encore à éliminer toutes les formes de discriminations, pour que celle-ci soit visible partout. Qu'enfin tout le travail entrepris par les nombreuses associations et les acteurs culturels – dont le TPR – pour rapprocher les gens porte ses fruits et permette à tous les Kwesi du canton de connaître un sort plus heureux que *Dans le blanc des dents* !

Céline Maye
Cheffe du service
de la cohésion multiculturelle
État de Neuchâtel

L'hypocrisie ou l'art de dissimuler ses intentions

par **Bertrand Baumann**

Il n'y a peut-être pas pire mot que celui-ci. Et personne, vraiment personne, n'a envie de se faire accoler l'adjectif qui en est dérivé. Hypocrisie viendrait du grec ancien et signifierait « action de jouer un rôle » et le dictionnaire le définit ainsi : «Attitude consistant à dissimuler son caractère ou ses intentions véritables, à affecter des sentiments, des opinions, des vertus qu'on n'a pas, pour se présenter sous un jour favorable et inspirer confiance».

Le mot nous fait donc plonger dans les méandres les plus nauséabonds de l'âme humaine où se mêlent bassesse, mensonge, dissimulation, travestissement, tromperie, fraude et j'en passe. Il évoque un avilissement de l'âme, une trahison de la pensée, une relation viciée à l'autre, une sorte de démission généralisée de la conscience qui ouvre la porte aux pires actes dont l'être humain peut être capable. Bref, il recouvre ce que tout homme ou femme «honnête» ne veut pas être et tout ce qu'il ou elle ne supporte pas chez les autres. Nos références culturelles font jaillir pêle-mêle une dénonciation décapante dans plusieurs passages des *Évangiles*, le *Tartuffe* de Molière, un fameux bal (des hypocrites) et le premier poème des *Fleurs du mal* de Baudelaire qui ont en commun de nommer le mal par son nom.

Conséquence de ce qui précède, nous nous plaisons à penser que ce côté sombre et déplorable de la personne humaine concerne d'abord l'autre ou «les autres ». On ne s'avoue que rarement sa propre hypocrisie et encore moins va-t-on l'admettre face à l'autre. Il faut bien reconnaître que cette triste attitude «colle» à l'être humain depuis la nuit des temps, sorte de reflet de sa perpétuelle soumission à son égoïsme viscéral, sa recherche des plaisirs, du profit, du pouvoir et de la reconnaissance facile.

Et comme nous craignons plus que tout cette révélation d'un côté peu glorieux de nous-mêmes, nous préférons la faire endosser par la collectivité en invoquant l'ignorance ou la bonne conscience. C'est classiquement l'attitude adoptée par les bourreaux et les tortionnaires qu'un changement du cours de l'histoire oblige à rendre des comptes. Pensons aux responsables des camps d'extermination nazis qui invoquaient, pour leur défense, le fait d'«avoir obéi aux ordres», le sommet de l'hypocrisie pour l'opinion d'après-guerre qui mesurait tous les dégâts d'une soumission collective à une idéologie criminelle.

C'est peut-être là le message d'espoir : l'attitude hypocrite ne résiste pas à l'évolution de l'histoire et du genre humain, ni à l'idéal de justice qui finit quand même par triompher de l'injustice. Tôt ou tard, l'hypocrisie doit tomber le masque. Réfugiés et déplacés, précarités ici et ailleurs, commerce des armes, racismes, exploitation éhontée des matières premières, pillage de l'environnement, égarements consuméristes, les sujets d'aujourd'hui ne manquent pas où nos choix et attitudes hypocrites finiront par nous exploser à la figure, si ce n'est déjà fait.

Comme l'a fait le théâtre de Bertolt Brecht en démontant les mécanismes du nazisme, nous avons, encore et toujours, besoin que l'on nous mette face à nos complaisances, notre art de travestir la réalité, nos démissions, trahisons et petits arrangements sordides. C'est le propre du théâtre de nous confronter à cette réalité et de ne nous laisser aucune échappatoire, même si cela peut paraître, parfois, à la limite du soutenable. Mais c'est à la mesure des souffrances endurées par celles et ceux qui subissent les conséquences de nos inconséquences.

Bertrand Baumann
Rédacteur, Berne

« Tous les autres vices des hommes sont exposés à la censure, et chacun a la liberté de les attaquer hautement; mais l'hypocrisie est un vice privilégié, qui, de sa main, ferme la bouche à tout le monde, et jouit en repos d'une impunité souveraine ».

Molière, *Dom Juan*, 1682

forum

Redéfinir le théâtre populaire

par **Nathalie Vuillemin**

Culture de qualité; 1961: Charles Joris et le TPR; Avignon et Jean Vilar; accessible à tous; exigeant: ces quelques mots-clés sont indissociablement liés à la notion de théâtre populaire. Mais dans le contexte culturel actuel, celle-ci a-t-elle encore un sens ? Doit-elle se penser en termes politiques ? Comment revendiquer une tradition et négocier le délicat tournant qui, de manière toujours plus agressive, tend à soumettre toute forme de production culturelle à la logique du divertissement – quitte à taxer au passage d' « élitistes » ceux qui refusent de se soumettre à ce modèle ?

Le forum du 5 novembre a permis au public de débattre ces questions sur la base de quatre conférences. Perspectives historiques et réflexions contemporaines se sont mêlées pour repenser, voire bousculer l'idée de « théâtre populaire ». Joël Aguet, historien du théâtre, est revenu aux sources d'un mouvement qui, dès le dernier tiers du XIXe siècle, a voulu créer un théâtre *par* le peuple, *pour* le peuple ou *sur* le peuple. Geste hautement politique, mais non dénué d'ambiguïté : car qui définit « le peuple » ? Qui peut affirmer la nécessité de prendre en main son « éducation » culturelle, et à quelles fins ? Théo Bregnard, conseiller communal en charge de la culture, a montré combien ces problèmes ont conditionné, depuis les années 1920, la politique culturelle locale. Pour le mécénat entrepreneurial, créer un programme culturel social, voire socialiste, avait à la fois pour but de répondre à certaines attentes de la population et d'apaiser un climat tendu, en balisant soigneusement l'espace et le ton de l'engagement. Pour les autorités locales, prendre fermement en main la politique culturelle visait à éviter que celle-ci ne soit soumise aux contraintes de l'économie – en termes d'idéologie comme de rentabilité.

comment fabriquer un objet artistique « populaire » de qualité ?

La problématique des liens de la culture à ses sources de financement reste aujourd'hui extrêmement sensible, et n'est pas sans conséquences : où débat-on actuellement de l'utilité publique du théâtre ? Comment inscrire le rôle social du théâtre dans une société où la culture est de plus en plus fomentée par le virtuel ? Comment fabriquer un objet artistique « populaire » de qualité ?

Selon Frédéric Martel, auteur notamment de *Mainstream : enquête sur la guerre globale de la culture et des médias* (2010), ces questions mériteraient d'être abordées en renonçant à la vision manichéenne qui place d'un côté la bonne production culturelle, financée par les institutions publiques, et de l'autre le divertissement, l'*entertainment*, souvent chapeauté par le privé. Abolir dans les esprits la frontière qualitative entre les formes d'expérience artistique, se fier aux goûts du public et à la capacité de chacun de choisir sa culture, serait une manière de sortir d'une vision fragmentée du champ culturel. On peut toutefois se demander si la distinction entre différents types, différents modes de culture est nécessairement négative et condescendante. En présentant brillamment la notion de « spectateur émancipé » de Jacques Rancière, Danielle Chaperon, professeure à l'Université de Lausanne, a proposé des alternatives à la fois aux approches pédagogiques et libérales du « populaire » : l'expérience esthétique est peut-être l'occasion, pour l'individu, de sortir de sa communauté, des déterminismes sociaux, des sens imposés d'un objet culturel. L'art n'est pas fait pour rassembler : il est fait pour que chacun, quels que soient sa provenance sociale, son rôle, sa formation, puisse développer en toute liberté sa propre lecture du monde et exprimer cette lecture.

Ponctuées par de nombreuses interventions du public, les discussions se sont achevées autour d'une table ronde présentant les premiers résultats d'une enquête menée par Emir Taymaz, étudiant à l'Université de Neuchâtel, sur la manière dont la notion de théâtre populaire est actuellement comprise. Et c'est évidemment sur du théâtre – les déroutantes *Variations – Opus 1* d'Audrey Cavelius – que s'est clôturée cette riche journée.

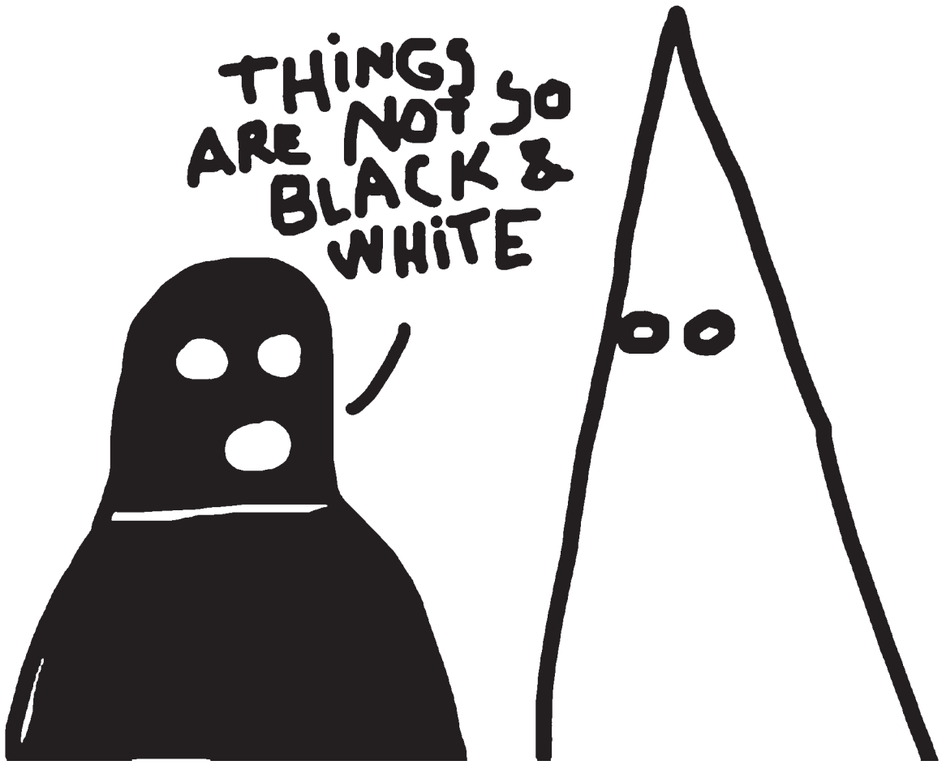
Elle laisse envisager avec enthousiasme les prochains numéros des forums du TPR !

Anne Wyrsch/TPR

Animation de la compagnie SousChiffre durant le forum (ici Dorothée Thébert)

Anne Wyrsch/TPR

Nathalie Vuillemin, auteure de l'article (à gauche) et Emir Taymaz, étudiant, auteur de l'enquête sur la notion de « théâtre populaire »



Dan Perjovschi

Début février et début mars 2017, nous aurons le plaisir de voir ou revoir les deux spectacles d'Anne Bisang, créés lors de la précédente saison 2015-2016

SILS–KABOUL

de Ella Maillart
et Annemarie Schwarzenbach

créé à Beau-Site en octobre 2015

avec Camille Mermet et Joëlle Fontannaz

D'après les récits de voyage d'Ella Maillart et Annemarie Schwarzenbach. Été 1939, les deux femmes quittent l'Europe à bord d'une Ford : direction Kaboul. La première est une voyageuse célèbre, ancienne sportive d'élite. La deuxième, journaliste, est le cygne noir de sa famille, de riches industriels suisses qui ne cachent pas leur admiration pour Hitler. Silhouette androgyne, visage d'ange, sa beauté aimante. Elle rêve d'ailleurs, vit pour écrire, se dilue dans ses passions et la morphine.

De ce périple, chacune fait un livre. Deux manières d'envisager la vie, nourries par des thèmes fondamentaux : les migrations et l'exploitation des peuples, la place des femmes. À l'heure où l'Orient et l'Occident se heurtent, ces voix vibrantes d'intelligence et de liberté portent un souffle urgent à relayer. Aussi Anne Bisang, après avoir créé *Sils-Kaboul* en 2015, nous guide-t-elle à nouveau dans cette odyssée édifiante.

Beau-Site
3 et 4 février 2017

Théâtre du Galpon Genève
du 7 au 12 février 2017

GUÉRILLÈRES ORDINAIRES

de Magali Mougel

créé au Théâtre de Poche à Genève
en décembre 2015

avec Rébecca Balestra, Océane Court, Michèle Gurtner, Jeanne De Mont

D'abord vient Lilith, du nom de la première femme d'Adam. Elle vit à Séoul, avec ses deux garçons et son mari. La tragédie s'enclenche quand celui-ci décide de creuser une fenêtre dans la buanderie, son espace à elle, son endroit secret. Une trajectoire qui part d'un fait divers, celui d'un double infanticide très médiatisé, pour rejoindre les grands mythes fondateurs.

Léda, ensuite, qui doit quitter son travail parce que son corps ne correspond plus aux canons qu'impose le marché. Elle tente pourtant de s'y soumettre jusqu'à l'extrême. Mais se redresse dans un dernier souffle pour hanter définitivement les nuits de son patron.

Finalement, une jeune femme. Elle confie son ravissement amoureux vécu auprès d'une autre femme. Et comment son père s'est opposé furieusement à cet amour. Trois monologues, trois chemins intimes vers l'affranchissement, quitte à passer par la radicalité pour y accéder. De leur chant rebelle, incantatoire, ces guérillères s'affranchissent sous nos yeux, tandis qu'Anne Bisang pose ces bombes poétiques, taillées dans une langue âpre et ardente, sur le terrain des rapports de domination. C'est sans appel.

Beau-site
du 8 au 12 mars 2017

BIG BANG 2

Le corps des femmes sous haute surveillance ?

dimanche 12 mars 2017

dès 11h30 à Beau-Site

En écho au spectacle *Guérillères ordinaires* de Magali Mougel et de la Journée internationale des femmes, regards croisés sur les enjeux de pouvoir autour du corps des femmes.

avec Magali Mougel, auteure

Modération
Miruna Coca-Cozma (sous réserve)

plus d'infos : www.tpr.ch

ISSN 2297-2153

le Souffleur no.44

saison 2016 ~ 2017

DANS LE BLANC DES DENTS

Titre original *Mirror Teeth*

Mercredi **25 janvier** 2017, 20h15

Jeudi **26 janvier** 2017, 20h15

Vendredi **27 janvier** 2017, 20h15

Samedi **28 janvier** 2017, 18h15

à Beau-Site, durée 1h30

Texte
Nick Gill

Traduction
Elisabeth Angel-Perez

Mise en scène
Collectif Sur un Malentendu

Avec
Léonard Bertholet
Émilie Blaser
Cédric Djedje
Pierre-Antoine Dubey
Nora Steinig

Accompagnateurs
Claire Deutsch
Cédric Leproust

Scénographie
Chloé Dumas

Lumière
Joana Oliveira

Son
Aurélien Chouzenoux

Costumes
Véronica Segovia

Construction décor
Valère Girardin

The Agency (Lt.d.) est agent théâtral du texte représenté.

La pièce a été créée le 5 juillet 2011 au Finborough Theatre et est publiée par Oberon Books.

Coproduction
Collectif Sur un Malentendu
Poche/GVE
TPR–Centre neuchâtelois des arts vivants, La Chaux-de-Fonds
Arsenic, Lausanne
Les Colporteurs

Avec le soutien de
Comité régional franco-genevois (CRFG)
Loterie Romande
Fondation Nestlé pour l'Art
Pro Helvetia

DATES DE TOURNÉE

Arsenic
Lausanne, du 1er au 4 février 2017

Poche/GVE
Genève, du 27 février au 19 mars 2017

engagez-vous

Vous souhaitez vous rapprocher de l'institution et devenir acteur de la vie du Théâtre populaire romand ? Devenez membre de l'Association des Amis et partagez votre passion du théâtre avec d'autres amoureux !

En devenant membre, vous bénéficiez également des avantages suivants :

vous recevez gratuitement *le Souffleur* chez vous dès sa parution,

vous rencontrez les artistes lors de soirées spéciales en toute convivialité,

vous assistez aux répétitions ouvertes lors des créations et coproductions du TPR.

Cotisations

30 francs	étudiants, apprentis, AVS, AI, chômeurs
60 francs	simple
90 francs	double
120 francs	triple
150 francs	soutien

Carte Amis

Vous payez votre cotisation et vous bénéficiez d'une réduction de CHF 5.– sur chaque spectacle de la Saison.

Abonnement Ambassadeurs Amis

Les membres de l'Association des Amis du TPR bénéficient de l'Abonnement Ambassadeurs à un tarif préférentiel : 10 spectacles à choix + 3 invitations pour CHF 150.–

CCP 17–612585-3

Association des Amis du TPR,
Beau-Site 30, 2300 La Chaux-de-Fonds
032 912 57 70, amis@tpr.ch

Plus d'infos en page 88 de votre programme ou sur le site www.tpr.ch

Ziegler & Ziegler | impression Gasser Media SA